Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 12

Artikel: Conte exemplaire
Autor: Magnaud, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570572

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Conte exemplaire

Vers cinq heures le vent s'arrêta. Raymond pensa que la neige allait enfin être libre de tomber. Il se hâta de jeter dans son tombereau la dernière souche; avec des dizaines d'autres elle alimenterait le feu dans les quatre mois que l'hiver allait encore durer sur le plateau.

Il sauta dans son char et commanda aux boeufs d'avancer. Puis il s'accroupit au milieu des souches, comme frileux et fiévreux, ne laissant dépasser des ridelles que son noir béret et le col de sa veste relevé sur sa forte nuque. Il se fiait à ses bêtes. Elles connaissaient le chemin. Sentant la tourmente proche elles se pressaient aujourd'hui plus que d'habitude. Du fond du char, de temps en temps, il les encourageait de la voix puis retombait dans sa rêverie.

Aujourd'hui il pensa à ces enfants qu'il avait vus dans la montagne. Munis de haches et de couteaux ils dévastaient la sapinière et cueillaient le houx. Leur joie était si forte que Raymond s'était retenu de les chasser. N'ayant ni calendrier ni pendule il n'avait pas appris autrement que Noël était là.

Cette apparition d'enfants heureux dans la montagne était toute son actualité. Il l'abandonna pour retrouver d'autres souvenirs, toujours les mêmes, fidèlement rangés derrière un prénom masculin. Georges était le rêve de Raymond. Il étudiait dans une ville lointaine et venait en vacances au village. Une amitié était née. Ensemble ils travaillaient aux champs ou au bois, cuisaient le pain ou soignaient les bêtes.

Chaque jour, rentrant du travail, Raymond se remémorait une scène de leur vie passée. Il avait soin de ne s'en rappeler chaque fois qu'une, craignant d'en manquer car leur amitié n'était pas vieille. Aujourd'hui il évoqua le dernier jour qu'ils avaient passé ensemble. De l'aube à la nuit ils avaient côté à côte arraché les pommes de terre d'un champ perdu. Presque sans nourriture car Raymond vivait dans la misère et la famille de Georges, désapprouvant cette amitié, le laissait partir les mains vides avec des phrases odieuses dans le genre: «Puisqu'il ne te paye pas il te nourrira bien, je pense . . .» Tout le jour ils avaient répété le geste rond, incisif, par lequel le pichat tirait du sol les pommes de terre qui n'étaient pas venues avec la plante. A la nuit ils avaient mangé tout ce qui restait dans la musette puis rêvé une heure ou deux contre le mur de la cabane avant d'aller dormir. La fatigue, la solitude et la faim avaient à la fois irrité et rapproché les deux garçons. Jamais ils ne s'étaient dit autant de choses graves. Raymond avait cru avoir le dernier mot en disant: «Va, je sais bien ce qui arrivera . . . Dans un mois tu réussiras à ton examen et tu trouveras une bonne place; alors tu te dépêcheras d'épouser une de tes petites copines.» Sur le coup Georges n'avait rien dit mais au moment où Raymond écrasait du pied les dernières braises de leur feu, il avait laissé échapper quelques phrases terribles que Raymond depuis entendait toujours: «Un soir que tu rentreras épuisé du boulot tu verras ta cheminée fumer. Tu n'en croiras pas tes yeux, tu presseras tes bêtes . . . Alors le pas de ta porte t'apparaîtra balayé, tes rideaux tirés et ta lampe à pétrole allumée sur la table nette.»

Ils étaient allés se coucher sur cette prophétie. D'ordinaire ils faisaient leur trou côté à côté et chaque fois Raymond s'étonnait que Georges acceptât de dormir contre lui, de prêter sa tête à son épaule, d'allonger contre la rude toile de son pantalon ses jambes nues... Dans ce sommeil fraternel il n'osait jamais bouger d'un pouce. Il était épouvanté à la pensée que ses lèvres dans un mouvement puissent venir au contact des cheveux ou du front de Georges ou que ses mains soudain se retrouvassent sur ses jambes nues. Il craignait, si cela s'était produit, d'être soulevé par une fringale énorme, un fol et tendre emportement que Georges eût certainement réprouvé et puni. Mais ce soir là, après avoir gravi la petite échelle et refermé la trappe avec soin, ils s'étaient mis à trembler de désir, debouts et muets en face l'un de l'autre. La nuit était totale, le foin épais. Ils étaient seuls...

La neige commença de tomber, rapide et drue. Bientôt la côte serait gravie et les bêtes, flairant l'étable, iraient plus vite sur le terrain plat. Au fond du char Raymond remua son grand corps. Ca n'allait pas être drôle tous les jours! Les provisions étaient maigres et les occupations insuffisantes. De plusieurs mois il ne pourrait guère sortir. Il irait placer quelques pièges, ferait quelques travaux de grosse menuiserie, creuserait des sabots... Il revit les gosses coupant joyeusement les sapins de la montagne. Noël n'avait jamais rien signifié pour lui. De sa mère il n'avait guère reçu que des gifles et de son père des conseils pour devenir un parfait voleur. Dieu merci, il avait su quitter tout cela pour venir, à sa majorité, vivre ici, seul, farouche, irréprochable. Dans la vallée on l'appelait «Le Sauvage» comme on eût dit «Le Roi» ou «Le Saint».

Sous les roues du char il entendit résonner la grosse pierre qui précédait l'entrée de sa cour. Il se sentit alors affreusement seul, inutile et perdu. Pour la trois centième fois peut être il allait retrouver un feu éteint, une maison déserte. Mais aujourd'hui, à cause des enfants dans la montagne, il sentit l'enchaînement rompu. Il se mit debout pour fuir sa vie, se sauver n'importe comment n'importe où... Mais à l'instant où ses pieds touchaient le sol son coeur s'arrêta de battre. De la cheminée montait une fumée blanche. Elle se frayait entre les flocons un passage tranquille et gracieux. Les vitres étaient limpides et à travers elles on voyait de hautes flammes éclairer et réchauffer la maison.

Raymond avança de biais vers la porte. Eperdu, craintif, il longea le mur, atteignit le battant de bois qu'il poussa. Devant le feu un garçon se tenait, calme et fasciné, les mains dans les poches. Parce qu'il n'osait pas dire: «Je viens vivre auprès de toi bien que j'aie obtenu mon diplôme» et «Ca a été très dur à cause des parents» il restait obstinément tourné vers le feu. Raymond regarda la virile silhouette, à peine moins grande, à peine moins forte que lui. Il reconnut, bien prises dans des vêtements simples, les lignes nettes d'un corps harmonieux et dur. Il pensa que ce devait être ça Noël: un grand bohneur, une pièce chaude derrière le rempart des neiges, une seule table, un seul lit, resserrés autour d'un feu de bois...

Il se sentit soudain fort et déterminé. Il était le maître d'un logis où ils allaient régner ensemble. Et Georges qui n'avait pas bougé sentit se nouer autour de son cou des bras vigoureux et contre sa nuque couler des larmes brûlantes.

Jean Magnaud.